

Correspondances

Voltaire et Stendhal dialoguent avec Molière sur l'éducation des femmes.

1

• La maréchale de Grancey s'entretient avec l'abbé de Châteauneuf. Elle s'emporte contre saint Paul, qui dans ses Épîtres a écrit : « Femmes, soyez soumises à vos maris. »

« Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différents de ceux des hommes ; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que Molière a dit :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître ! Quoi ! parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près, et que son menton est né rasé, il faudra que je lui obéisse très humblement ? Je sais bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres, et qu'il peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai peur que ce ne soit là l'origine de leur supériorité.

Il prétendent avoir aussi la tête mieux organisée, et, en conséquence, ils se vantent d'être plus capables de gouverner ; mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours passés d'une princesse allemande qui se lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ses sujets heureux, qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, et qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ses connaissances ; aussi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbéciles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, et qui nous laissent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, si j'avais un État à gouverner, je me sens capable d'oser suivre ce modèle. »

Voltaire, *Femmes, soyez soumises à vos maris*, 1765.

2

« Par l'actuelle éducation des jeunes filles, qui est le fruit du hasard et du plus sot orgueil, nous laissons oisives chez elles les facultés les plus brillantes et les plus riches en bonheur pour elles-mêmes et pour nous. Mais quel est l'homme prudent qui ne se soit écrié au moins une fois en sa vie :

*Une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
À connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.*

Les Femmes savantes, acte II, scène 7.

À Paris, la première louange pour une jeune fille à marier est cette phrase : « Elle a beaucoup de douceur dans le caractère », et, par habitude moutonne, rien ne fait plus d'effet sur les sots épouseurs. Voyez-les deux ans après, déjeunant tête à tête avec leur femme par un temps sombre, la casquette sur la tête et entourés de trois grands laquais. »

Stendhal, « De l'éducation des femmes », *De l'amour*, 1822.

Les femmes, le mariage et l'amour au XVII^e siècle

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.

La Rochefoucauld, Maxime 113.

Le mariage forcé

Au sortir du couvent, deux solutions se présentaient pour la jeune fille : entrer en religion ou se marier. Le XVII^e siècle prolonge la conception romaine du mariage qui place la femme sous l'autorité absolue du *pater familias*, qui règne en maître sur femme, enfants et domestiques. En tant que tuteur et futur mari d'Agnès, Arnolphe a toute autorité sur la jeune fille et peut user de son pouvoir paternel pour la forcer à l'épouser.

Conçu pour maintenir le nom de la lignée et transmettre le patrimoine, du moins dans la noblesse et la bourgeoisie, le mariage place le sentiment amoureux au second rang.

Le père a le droit de disposer absolument de ses enfants et les craintes d'Horace apprenant que son père vient de le « *marier sans [lui] en écrire rien* » (v. 1630) sont fondées. Si le dénouement de *L'École des femmes* fait se rencontrer l'amour et le mariage, il faut y voir le fruit d'un heureux hasard à une époque où les personnes comptent moins que les traditions et les cadres qui les régissent. Enrique et Angélique, les parents d'Agnès, se sont cependant mariés secrètement.

L'adultère féminin, tant redouté par Arnolphe, peut alors se comprendre comme l'une des conséquences possibles du mariage forcé. Dans ses *Historiettes*, Tallemant des Réaux rapporte que Madame de la Suze se justifiait ainsi de ses écarts de conduite : « Si on m'avait mariée comme je l'eusse voulu, je ne ferais pas ce que je fais. »

L'amour précieux

Sans aller nécessairement jusqu'à l'adultère, la femme mal mariée pouvait trouver consolation dans la lecture des romans précieux où des héroïnes à son image se voient contrariées dans leur amour par un père, qui veut leur imposer le mari de son choix. « Que les baisers d'un mari touchent peu ! Que les baisers d'un mari sont fades ! » peut-on lire à l'article « Toucher » du *Dictionnaire des précieuses* de Somaize. Dans la tradition de l'amour courtois, la précieuse impose à l'amant toutes sortes d'épreuves destinées à valoriser l'amour et à créer une attente. Conçu comme une amitié amoureuse, tendre et délicate, l'amour précieux a pu conduire à des excès de pudeur ou au contraire à des audaces de séduction.

À côté des précieuses prudes, les précieuses galantes ont cherché à promouvoir l'émancipation féminine. Elles ont imaginé diverses solutions destinées à alléger les servitudes du mariage, comme le mariage à l'essai, sorte d'union libre avant la

lettre, ou le divorce. Les théories féministes des « cercles » et des « ruelles », honnis d'Arnolphe, n'ont pas exercé d'influence vraiment décisive tant en raison de la force des institutions qu'à cause des excès qui ont pu les rendre ridicules aux yeux même d'un Molière ou d'un Boileau. L'opinion n'était pas prête, loin s'en faut, pour l'égalité des sexes. Au XVIII^e siècle, l'éducation de Sophie, dans l'*Émile* de Rousseau, n'aurait pas paru trop audacieuse à Arnolphe, et au XIX^e siècle, Stendhal imagine « pour dans cent ans » une société des femmes : « L'admission des femmes à l'égalité parfaite serait la marque la plus sûre de la civilisation ; elle doublerait les forces intellectuelles du genre humain et ses probabilités de bonheur. » (*Rome, Naples et Florence*, 1817).

Molière féministe ?

René Jasinski estime que « *L'École des femmes* réagit contre les sévérités de l'organisation familiale traditionnelle et le prosaïsme bourgeois, en un sens qui favorisait quelques-unes des revendications du féminisme précieux. » (*Histoire de la littérature française*, 1947). Sans doute Molière dénonce-t-il les abus du pouvoir masculin par l'entremise d'Arnolphe mais il ridiculise aussi, à travers le discours du même personnage, la précieuse, simple double féminin du marquis turlupin ou du pédant. À travers le personnage d'Agnès s'exprime, plutôt qu'un féminisme combatif, une apologie de la féminité au naturel. Ce qu'à travers elle Molière dénonce, c'est une représentation de l'amour liée au péché. Agnès n'est pas une descendante d'Ève mais un être d'avant le péché originel, qui incarne une morale du plaisir : elle ne connaît pas le « moyen de chasser ce qui fait du plaisir » (v. 1527) et reste jusqu'au bout un être d'avant la faute. Son émancipation n'est pas celle d'une « *sotte* » devenue « *bel esprit* », mais celle d'une « *innocente* » demeurée attachée à la transparence du langage, qui parle sans détour de ce qu'elle aime. La franchise d'Agnès, en fait, au sens étymologique du terme, un être de liberté.